

Ciné-Bulles

Avec l'énergie du désespoir / *De rouille et d'os* de Jacques Audiard, France–Belgique, 2012, 120 min

Nicolas Gendron

Volume 31, numéro 1, hiver 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/68158ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2013). Avec l'énergie du désespoir / *De rouille et d'os* de Jacques Audiard, France–Belgique, 2012, 120 min. *Ciné-Bulles*, 31(1), 2–7.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

De rouille et d'os de Jacques Audiard

EN COUVERTURE

Avec l'énergie du désespoir

NICOLAS GENDRON

Matthias Schoenaerts et Jacques Audiard lors du tournage du film **De rouille et d'os**
Photo : Roger Arpajou / Why Not Productions / Sony Pictures Classics

Signataire de 6 longs métrages en 18 ans, le cinéaste français Jacques Audiard, 60 ans sonnants, condense chaque fois un processus de longue haleine en une histoire captivante où la violence et le mensonge se transforment en sorties de secours, en chances de survie. Avec **De rouille et d'os**, Audiard approfondit une filmographie à nulle autre pareille, sans tache, bardée de prix, qui marque son époque et qui devrait la surpasser — du moins, on peut le présumer — aussi dans la mémoire de plusieurs générations de cinéphiles. Dans la France éblouissante de la Côte d'Azur, cette nouvelle offrande souligne la rencontre de deux âmes brutes. Celle de Stéphanie (Marion Cotillard), dompteuse d'orques à la beauté insolente; et celle d'Ali (Matthias Schoenaerts), Belge sans le sou, avec un fiston sur les bras, qui voisine l'illégalité en renouant avec la boxe. Lorsque Marineland est le théâtre d'un drame foudroyant, leurs routes se croisent de nouveau, entre impuissance et apprivoisement.

Résumer un film d'Audiard est quelque peu ingrat. Si l'on se limite aux faits, cela tient souvent de l'improbable, même si l'action est campée dans des milieux rêches, sans concession — notons toutefois que le soleil est ici plus présent que jamais. Mais l'auteur n'a que faire de se justifier et creuse plutôt les sillons de duos d'exception que le destin réunit à mi-chemin de leurs désillusions (outre Stéphanie et Ali, la secrétaire sourdingue et le repris de justice de **Sur mes lèvres** en forment l'exemple le plus frappant). Jamais le scénario — ou ses ficelles — ne prend le dessus sur ce que vivent ses personnages. Ils se suffisent à eux-mêmes, tels que le suggèrent leur subconscient, leurs actes manqués et leurs secrets enfouis. Comment expliquer en effet que Stéphanie, désormais rivée à un fauteuil roulant, coupée du monde extérieur, appelle Ali en renfort, simple visage furtif, un soir de désespoir? Parce que son numéro de téléphone traînait à sa vue? Trop facile. Et Audiard se refuse à ces raccourcis: la vie en elle-même crée plus de *deus ex machina* qu'un scénariste pourrait en imaginer. Il en va plutôt de l'attrait de l'inconnu, de la nouveauté et du danger comme électrochocs, de l'espoir obsédant d'une vie meilleure, coûte que coûte. Et, n'ayons pas peur des mots, d'une certaine animalité.

Par animalité, on entend tout le champ du désir et de la sexualité comme langage du corps. Un vocabulaire plus ou moins déficient chez les sujets d'Au-

diard. Dans **Regarde les hommes tomber**, le duo de truands philosophe sur la chose: «Si tu veux pas baiser, tu baisses pas. C'est tes couilles, pas les miennes.» Une pute guillerette apprend au faux

Avec **De rouille et d'os**, Audiard approfondit une filmographie à nulle autre pareille, sans tache, bardée de prix, qui marque son époque et qui devrait la surpasser [...] aussi dans la mémoire de plusieurs générations de cinéphiles.

soldat d'**Un héros très discret** à contrôler sa nature d'éjaculateur précoce. Dans **Sur mes lèvres**, l'extaillard ne saisit pas qu'une femme puisse être gentille autrement que pour en venir à la baise. Au centre d'une des magouilles pulsant **De battre mon cœur s'est arrêté**, le sexe devient une vile monnaie d'échange. Le jeune Arabe d'**Un prophète** est probablement le détenu le plus pudique, rougissant d'avoir à discuter du film porno vu la veille. Stéphanie et Ali ne font pas exception, même si le sexe tarde à s'immiscer entre eux. Mutilée de l'intérieur comme de l'extérieur, Stéphanie devra d'abord affronter la lumière et le regard des autres, qu'elle recherchait avant l'accident. Un rituel de baignade à la plage, partagé avec Ali, initiera le rapport d'intimité qu'un plan synthétise: l'œil d'Ali qui s'éveille à la vue des courbes de Stéphanie, cette femme qu'il se surprend à couvrir de délicatesse. Ou n'est-ce pas plutôt elle qui s'étonne qu'un tel colosse puisse être aussi dévoué?

Serait-ce à dire que des sentiments sont possibles sous la carapace, que des émotions se cachent sous la surface? Quand ils finissent par baiser — jamais n'est-il question de «faire l'amour» —, Ali s'empresse d'avertir Stéphanie: «Faut que t'arrêtes de parler maintenant!» De la maladresse à la tendresse, il n'y a pourtant qu'un pas qui tient à la confiance de chacun envers soi et envers l'autre. Stéphanie doit se réapproprier son corps, et c'est justement en voyant Ali boxer qu'on la sentira prise d'affection pour lui, comme si la puissance et la liberté physiques de cet homme agissaient tels des aimants. Si la sœur d'Ali prétend «qu'il n'en a rien à foutre de



Ali (Matthias Schoenaerts) avec son fils Sam (Armand Verdure)
Photo: Roger Arpajou / Why Not Productions / Sony Pictures Classics

rien », on perçoit qu'elle a tort, mais qu'il n'est pas outillé pour nommer quoi que ce soit qui puisse s'apparenter à une marque d'amour ou même d'amitié. Un moment de bascule extrême viendra changer la donne. À sa défense, Ali n'est pas le seul personnage d'Audiard à ravalé ses émotions ou à les vivre de travers, par orgueil ou empêtré dans le mensonge : « Comment aimer une femme quand on ne peut rien lui dire parce que toute sa vie n'est que mensonge », s'interroge le personnage d'**Un héros très discret**. Une question insoluble qui ne pourra se résoudre que dans la vérité. Plus concrètement, dans **Sur mes lèvres**, Carla et Paul naviguent du vous au tu, et du tu au vous, ne sachant pas ce qu'ils sont l'un pour l'autre, jusqu'à se rapprocher dans une situation extrême, eux aussi. Et ainsi de suite.

Fils du respecté dialoguiste et scénariste Michel Audiard (**On ne meurt que deux fois, Garde à vue**), Jacques Audiard a d'abord flirté avec les lettres

et la philosophie, en réaction au bagage familial. Le cinéma l'a vite rattrapé et, d'assistant pour la monteuse Françoise Bonnot (**Le Locataire**), il s'est ensuite mouillé à l'écriture, se risquant à la comédie avec Josiane Balasko (**Sac de nœuds**) ou Michel Blanc (**Grosse Fatigue**) et aux films de genre en collaboration avec son père (**Bons baisers... à lundi, Le Professionnel, Mortelle Randonnée**). Et comme la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, Audiard fils s'avère particulièrement doué dans l'art du dialogue, prêtant son sens de la répartie aux voyous de tout acabit — et Dieu sait qu'ils sont nombreux dans son œuvre! Le ton demeure fidèle aux milieux qu'il dépeint — nul besoin d'aller en taule pour tâter le pouls authentique des joutes verbales d'**Un prophète**. Les répliques sont aussi pensées pour les acteurs, comme du papier à musique à la rythmique quasi irréprochable : « Quand ils allaient à Amsterdam, ils prenaient le p'tit pour passer d'la cam. » Extraite du film **De rouille et d'os**, cette phrase toute simple joue d'économie et illustre le dense caractère narratif insufflé dans tout dialogue, si banal soit-il.

De son propre aveu, la réalisation viendra casser pour Audiard la solitude inhérente à l'écriture et multiplier par cent les joies (et les aléas) du travail d'équipe. En font foi le montage et la musique de chacun de ses films, deux autres formes d'écritures en soi, signés depuis ses tout débuts par les mêmes complices, depuis « empruntés » par Hollywood : la monteuse Juliette Welfling (**The Hunger Games**) et le compositeur Alexandre Desplat (**The King's Speech**). La qualité de leur apport créatif est remarquable et sans cesse renouvelée à l'aune de l'histoire en place. Dans **De rouille et d'os**, Welfling manie les images de combats clandestins avec adresse, sans jamais verser dans le clip sportif. Et fait siennes les images épurées de Stéphane Fontaine dans un ballet saisissant des éléments (l'eau des bassins et de la mer que l'hiver transforme en glace; la terre et le sang des combats) et des corps (les pieds, les jambes, les poings et les nuques, tels que vus par l'œil neuf de Stéphanie ou une caméra dans le vif de l'action).

Quant à Desplat, s'il doit ici partager la bande sonore avec Katy Perry et Bruce Springsteen, ses compositions souvent orchestrales ne sont pas de celles qui s'effacent d'emblée derrière l'image, mais ils les dosent avec un soin maniaque, microsensible au

drame qui couve ou à la dynamique d'une scène. Et elles interviennent surtout à des moments charnières. Au tout début du film, alors qu'un mystère houleux se prépare sous l'eau, ses violons se mêlent à une respiration inconnue de la façon la plus naturelle qui soit, telle une plainte sourde. Des violons qu'il employait déjà de manière très active dans **Regarde les hommes tomber** ou dans **Un héros très discret**, qui en les couplant à un cauchemar, qui en intégrant des violonistes à même une scène de train. Dans les quatre drames subséquents, ses compositions se mêleront régulièrement à d'autres genres, de l'électro à la musique classique (**De battre mon cœur...**) et du blues au hip-hop (**Un prophète**), sans que jamais elles n'apparaissent plaquées sur ces trames narratives chargées à bloc. Bien sûr, l'équipe créative du son aura été au fil du temps son alliée naturelle (il faut entendre les nuances folles exprimant la surdité dans **Sur mes lèvres**).

Les films d'Audiard sont aussi écrits à quatre mains, avec un collègue scénariste: Alain Le Henry pour ses deux premières œuvres adaptées de romans (**Regarde les hommes tomber**, **Un héros très discret**), l'écrivain Tonino Benacquista pour deux films noirs à saveur immobilière (**Sur mes lèvres**, **De battre mon cœur...**), et Thomas Bidegain pour des parcours de l'ombre à la lumière (**Un prophète**, **De rouille et d'os**). Audiard et ses acolytes sont de vrais modeleurs d'histoires qui, s'ils délaissent parfois l'argile des mots d'origine, en dénaturent rarement les fondations. De San Francisco à la province française de **Regarde les hommes tomber**, Audiard et Le Henry transposent l'amitié virile du roman *Triangle* de Teri White dans son essence la plus pure, entre sueur moite et mots couverts. Doté d'une intrigue et d'un esprit franco-français, le roman *Un héros très discret* de Jean-François Deniau, sur un héros de la Résistance fabriqué de toutes pièces, est pratiquement adapté tel quel, avec la présence accrue du narrateur vieillissant à l'heure des bilans, et l'ajout de témoignages documentaires de vrais et de faux experts, pour brouiller les pistes davantage. Le ton s'apparente même avant l'heure au **Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**, avec Mathieu Kassovitz à la clef. Doté d'un récit impressionniste en domino et en tension maintenue, **Sur mes lèvres**, seul scénario original du lot, peut s'enorgueillir de bien paraître aux côtés des Hitchcock les plus sensuels, desquels Audiard et Benacquista ne s'inspirent pas, du moins directement.



Stéphanie (Marion Cotillard)
Photo: Roger Arpajou / Why Not Productions / Sony Pictures Classics

Vient le cas du film **De battre mon cœur...** qui s'affranchit littéralement du film très *seventies* dont il est le *remake*, le fameux **Fingers** de James Toback. La toxique relation père-fils demeure, de même que la *Tocatta en mi mineur* de Bach et quelques vestiges de la mode de l'époque, mais là où Harvey Keitel jouait un jeune homme exalté voulant suivre les traces de sa mère pianiste, Romain Duris campe un adulte renfrogné, coincé par le deuil de sa mère et la manipulation de son père, pour qui la musique s'impose telle une planche de salut. Dans le scénario de base d'**Un prophète**, jamais produit, mais pensé par Abdel Raouf Dafri et Nicolas Peuffaillit, Malik sortait vite de prison pour mieux sévir en dehors des murs. Sans pitié, Audiard et Bidegain l'y maintiennent jusqu'à la toute fin, pour accroître l'enfermement et les bouffées d'air frais des permissions de sorties. Des modeleurs d'histoire, donc, qui s'en servent comme des tremplins pour leurs héros.

De rouille et d'os présente une démarche d'adaptation assez inédite pour Audiard. Avec Bidegain, il a créé des personnages de toutes pièces, grappillant ça et là dans les huit nouvelles formant le recueil

Rust and Bone (Un goût de rouille et d'os) du Canadien Craig Davidson, sans jamais s'éparpiller, des traits de caractère, des accès de rage, des incidents pivots et des relations humaines dysfonctionnelles — les rapports de filiation, entre autres, encore et toujours! Deux d'entre elles sont néanmoins liées plus intimement à Ali et à Stéphanie, même s'ils n'y existent pas: la nouvelle-titre (qui renvoie à ce goût dont s'emplit la bouche quand «les lèvres s'écrasent contre les dents») plonge au cœur des combats clandestins et des tourments de l'hiver, tandis que *La Fusée* propose un arrêt spectaculaire dans l'amphithéâtre du Marine-World. Ali se devine plus que Stéphanie au fil des pages, ici par ce goût irréprouvable du sexe sans fin, là par cette manie de voler par nécessité. Contrairement à ses deux premiers films, Audiard ne conserve qu'une infime portion de narration, *in extremis*, pour disséquer les os d'une main.

Écrivain de la jeune génération, Davidson entretient une relation ambiguë avec la boxe, au cœur de son roman *The Fighter* et évoquée plusieurs fois dans le présent recueil, en plus de son dérivé animalier que sont les combats de chien. Le style s'en ressent, sans ambages, incisif, et au diable le sentimental! Chaque nouvelle y est indépendante, mais reprend tour à tour un élément de la précédente, en rappel des liens tenus et invisibles qui nous unissent tous malgré nous; ce battement d'ailes du papillon, Ali en

sentira l'effet trop tard dans l'épineux dossier des caméras cachées. Malgré son ton presque fataliste, Davidson termine son texte sur les mots d'un magicien, rien de moins: «Le monde est un bien meilleur

endroit pour ceux qui croient.» Et si Audiard a un faible pour les personnages doués pour se foutre dans la merde, les rustres, les sans-manières, les paumés du cœur, il les fait se débattre sans relâche pour se tenir la tête hors de l'eau, pour se désengluer de ce qui les tire vers le bas. Bref, tous deux, dans leurs sombres tableaux, croient qu'il est possible de repartir à zéro. Revoyez toutes les scènes finales chez Audiard, c'en est frappant: on ne nage pas dans la *happy ending*, mais au travers du sang ou des masques qui tombent, l'horizon se dégage un instant. Un bout de ciel après un avant-goût de l'enfer.

Outre la parenthèse amusante d'une collaboration au scénario de l'ultra féminin **Vénus Beauté (Institut)**, la filmographie d'Audiard est dominée par des hommes en mal d'une figure paternelle (quand le fils ne joue pas au père, à la **De battre mon cœur...**; on laissera le soin à d'autres de faire le psychanalyste). Mais cette fois-ci, le cinéaste a inversé sa mécanique habituelle, qui plus est avec une héroïne. Non seulement Stéphanie ne s'est pas jetée elle-même dans la gueule du loup, mais c'est grâce à cet Ali aussi démuné qu'elle, sinon plus, qu'elle prendra du mieux. Jusqu'à cette scène splendide où, seule sur sa terrasse, elle révise ses anciennes figures de dressage, en une chorégraphie digne et fragile, qui porte en elle la caresse des prochaines retrouvailles avec la bête, dans l'ancre du Marineland. Au contact l'un de l'autre, Ali et Stéphanie en oublient leur intérêt, au profit d'un semblant d'équilibre, d'un exaltant vertige pétri d'humanité.

Dans **Regarde les hommes tomber**, Jean-Louis Trintignant lance cette boutade: «Un acteur, si tu lui dis de s'asseoir dans un fauteuil roulant, il se met le cul dans un fauteuil roulant, c'est bidon, c'est de la comédie...» Et le naïf interprété par Kassovitz de s'étonner qu'on n'engage pas un accidenté pour incarner un handicapé! Tous deux ont tort et raison à la fois; le jeu peut s'avérer d'une simplicité enfantine, mais n'est pas une science exacte. Par-dessus tout, Audiard a saisi qu'il se doit d'être «polyglotte» pour diriger ses acteurs, et parler le langage de chacun d'eux pour que sa vision naisse. Avec lui plus qu'avec quiconque, les acteurs en présence deviennent d'incroyables caisses de résonance, les points d'orgue parfaits à ses partitions instinctives. Trintignant et Kassovitz se réinventent complètement dans **Un héros très discret**, troquant leur sans-gêne initial



Regarde les hommes tomber, Sur mes lèvres, De battre mon cœur s'est arrêté et Un prophète



Photo: Roger Arpajou / Why Not Productions / Sony Pictures Classics

de **Regarde les hommes tomber** pour une intériorité déconcertante. **Sur mes lèvres** donne droit à deux des plus belles compositions des années 2000, alors qu'Emmanuelle Devos et Vincent Cassel empruntent des allures hallucinées d'animaux en cage.

Dès **De battre mon cœur...**, dans lequel Romain Duris et Niels Arestrup sidèrent par leur investissement physique et émotif, Audiard se sert d'un deuxième scénario au tournage, pour relancer les comédiens avec des pistes inexplorées en répétitions, mais qui demeurent dans l'axe du rôle. Cette mise en danger galvanise les troupes, défiant la vulnérabilité d'interprètes reconnus pour leur sensibilité, qui ne demandent qu'à se surpasser. Dans **Un prophète**, l'acteur Tahar Rahim naît sous nos yeux, gravissant les échelons de la hiérarchie carcérale en même temps qu'il prend du coffre, le regard droit et profond, l'oreille sans cesse tendue vers son partenaire. **De rouille et d'os** bénéficie de talents confirmés, et sera définitivement le film de la consécration pour Matthias Schoenaerts, après **Bullhead**. Son Ali plein de nerfs et d'insouciance est une merveille d'enfant trop grand, avec l'énergie du désespoir. Pour faire mentir le clin d'œil au fauteuil roulant, même aidée par des effets spéciaux impec-

cables, Marion Cotillard hisse son jeu au sommet — serait-ce un supplément d'âme? — dans quelque chose qui ressemble à l'état de grâce. Avec le recul, plusieurs seront tentés d'affirmer qu'**Un prophète** est le film le plus abouti d'Audiard, pour ses ambitions narratives menées tambour battant, mais **De rouille et d'os** est un magistral coup au cœur. On y retient notre souffle et l'on y est saisi à bras-le-corps, tel un tango de boxeurs dans le ring de la vie. ▀



France-Belgique / 2012 / 120 min

RÉAL. Jacques Audiard **SCÉN.** Jacques Audiard et Thomas Bidegain, d'après le recueil *Rust and Bone* de Craig Davidson
IMAGE Stéphane Fontaine **MUS.** Alexandre Desplat **MONT.** Juliette Welfling **PROD.** Jacques Audiard, Martine Cassinelli et Pascal Caucheteux **INT.** Marion Cotillard, Matthias Schoenaerts, Armand Verdure, Céline Sallette, Corinne Masiero, Bouli Lanners, Jean-Michel Correia **DIST.** Métropole Films